

l'honneur dans Québec. Il y en a eu quand, sous le règne de la terreur, et sous l'inspiration de la liberté, en présence de Lord Durham, l'on y a flétri sa tyrannie, exercée contre les exilés de la Bermuda; flétri l'exubérance de sa déraison, quand il publiait, que le retour au pays d'accusés absents, sans procès; trahison pour laquelle ils souffrirent la mort, sans procès; quand le *Fantasque* édifiait ses lecteurs, sur les folies quotidiennes des actes de la dictature d'alors (celle du moment, pourrait bien le ressusciter avec toute sa verve); quand on y a protesté et pétitionné contre l'acte d'Union; quand on s'y est organisé l'été dernier, en comités nombreux de la réforme et du progrès; quand enfin, en assemblée récente, on s'y est réuni pour l'exaltation de l'héroïsme-français, l'exécration du despotisme anglais, la commémoration pour les rôles de l'Irlande agonisante. Oui il y a à Québec de la vie et de l'honneur. A Montréal c'est autre chose. Nous y avons le siège du gouvernement responsable. Nous y avons des hommes d'état, politiques profonds comme l'abysses et muets comme la tombe, qui étouffent toutes les mesures qui naissent dans Québec. Pourquoi la font-ils? Ils ne m'ont pas dit leurs secrets. Je n'ai pas assez de clairvoyance pour les deviner. Il faut donc que vous sachiez, s'il leur plaît que vous ayez l'assemblée que vous projetez.

La Députation.—Nous n'avons lieu de penser qu'il leur plaît que nous ne l'ayions pas. L'on a demandé à M. Drummond, président de notre association pour le rappel de l'acte d'Union de l'Irlande, et à M. Ryan qui en était le secrétaire, de convoquer cette assemblée, à l'instar de celle qui a eu lieu à Québec; ils s'y sont refusés. Ils ont dit que nos compatriotes Québécois avaient communié une grande étourderie, d'avoir eu cette assemblée, d'avoir eu cette intempestive réunion, sans avoir préalablement consulté aucun des membres du gouvernement ici: que c'était susciter de l'embarras à une autorité amie, de qui nous obtiendrions à la fin, tout ce que nous voudrions, si, avec assez de patience, nous savions attendre assez longtemps: que maintenant qu'ils s'étaient attachés au gouvernement, ils devraient se détacher de notre association: que nous pouvions nous choisir d'autres officiers. C'est pour cela, qu'en même temps que nous soumissions vous choisir pour président, nous voulons avoir des résolutions publiées votées pour le rappel de l'Union et pour l'exaltation de la vertu et de la bravoure françaises, qui vivifient tous les peuples, et sous peine de déchéance, couvriront tous les rois.

M. Papineau.—Ah! M. Drummond et M. Ryan, hommes libres, étaient des officiers de votre société; et serviteurs du gouvernement, ils doivent la répudier? Mais certes, il y a là dessous quelque chose de fort grave et de très compromettant. Il faut que je connaisse bien votre but et vos règles, avant que je me hasarde à m'affilier. Aurait-ils découvert, depuis qu'ils sont commissionnés, qu'il y a quelque chose de déloyauté dans ces déplorables règles, que je ne connais pas? Ont-ils été longtemps vos officiers? Ont-ils pris part à vos discussions?

La Députation.—Oh pour cela oui. Ils ont parlé plus souvent, plus dru, plus gros et plus fort qu'aucun autre des membres de la société.

M. P.—Bon comme cela. Vous me faites plaisir. Il n'y avait rien de criminel dans votre maçonnerie, quand il parlaient; j'en conclus qu'il n'y a rien de criminel quand ils se taisent.

Ce n'est pas vous qui avez changé, ce sont eux qui sont changés, c'est-à-dire, qui ne le sont pas; mais..... "Qui sont tenus de le paraître."

"Peuple caméléon, peuple singe du maître."

Oh bien moi, qui n'ai pas d'autre maître que la loi, je pourrai oser parler quand ils ne pourront pas oser le faire. Vrai. C'est réjouissant d'apprendre que l'on peut devenir l'un de vous sans, pour cela être trop facilement poursuivi par le solliciteur-général, qui a été l'un de vous.

La Députation.—Non seulement il ne doit pas poursuivre ses frères associés, mais nous croyons bien, que c'est cette qualité de président des frères associés, qui l'a fait solliciteur-général. Ce n'est pas à raison de la seule circonstance de son origine irlandaise, que nous l'avons porté à la représentation. Ce fut encore plus à raison de ses protestations énergiques et répétées d'amour passionné pour les libertés populaires et de haine contre une oppression séculaire, régularisée contre notre infortunée patrie, au profit de nobles et de prétres ennemis étrangers, justement odieux, depuis les dévastations des Plantagenets, des Tudors et des Stuarts, jusqu'aux proscriptions de Cromwell, jusqu'aux trahisons de Castlereagh jusqu'aux fourberies de Lord Russell: Ce fut à raison de ses promesses de faire écho aux dénonciations fulminées par

les Grattan et les O'Connell contre les trinités, qui ont vendu l'Irlande au Sassenagh, que nous l'avons porté à la représentation, voie d'avancement la plus large et la plus facile de toutes, sous l'heureux système de gouvernement responsable, intégral, économique, désintéressé, grand travailleur pour de minces rémunérations, dont nous avons eu le bonheur de jouir depuis sept années.

M. P.—En est-il ainsi? Alors soyez sûrs que vous aurez mal compris votre président. Il ne peut pas prétendre, que toute la respectabilité qu'il y avait dans votre association, s'en retire, dès qu'il s'est retiré. Ni lui, ni aucun membre de notre cabinet libéral, ne peuvent avoir la présomption de condamner, comme une étourderie, une assemblée comme celle de Québec, présidée par un prêtre respectable, en rapport journalier avec ses supérieurs ecclésiastiques, Sa Grâce l'Archevêque, son coadjuteur et autres de nos prêtres les plus éclairés du pays; encouragé par la présence et la participation de toute la représentation de la ville et du voisinage de Québec, dont l'un des représentants était aussi membre du cabinet. Il a été fait jure depuis, ce qui n'aurait pas pu être, s'il y avait eu quelque chose de déloyal dans ces procédés. S'il avait vu quelque imprudence dans aucune des résolutions débattues et votées, il n'aurait pas manqué d'y proposer quelque judicieux amendement. Je vous conseille donc de revoir votre président, de le prier de continuer à conserver cette charge, et les sentiments qui vous ont engagés à la lui déférer; de l'assurer que je ne voudrais jamais participer à aucun mouvement qui, mal interprété, aurait l'air de ma part, de vouloir lui ravir un honneur qu'il a si bien mérité. Je l'estime. Il est homme de talents distingués, de solide et de brillante éducation. Des hommes de ce calibre, je les honore à quel qu'école qu'ils appartiennent à l'école libérale canadienne et irlandaise. Allez plusieurs ensemble le revoir. Renouvellez votre demande. Qu'il n'y ait point de surprise. Dites lui, que s'il vous donne des raisons de vous désister qui vous paraissent bonnes, vous les donnerez au public, pour vous exouser de ne pas imiter la belle bon exemple que nous donne Québec; que si elles vous paraissent mauvaises, vous ne vous désisterez point, et les publierez, pour que vous et lui, soyez jugés en pleine connaissance de cause.

Dites lui que s'il veut bien présider l'assemblée que vous désirez avoir, je l'y secondrai de grand cœur. Si, à ma grande surprise, il s'y refusait, cela même ne deviendrait pas une raison suffisante, pour que vous dusiez me faire l'honneur de me choisir pour président, ni de votre association, ni de notre assemblée. Croyez en un ami sincère de la bonne cause dans laquelle vous êtes engagés, qui a quelque expérience acquise des hommes et des affaires, de celles de votre pays en particulier.

La tyrannie a été si exorbitante contre votre déplorable patrie, aussi riante et embellie par les bienfaits de la Providence, qu'elle est assombrie par les méfaits de vos gouvernants, qu'elle ne développe chez la généralité d'entre vous, des vertus natives, et des vices qu'a fait naître le dominateur étranger. Vous avez été dans un état de conjuration plus fréquent qu'aucun autre peuple, contre des iniquités plus atroces que n'en a souffertes aucune autre nation. De là votre amour plus enthousiaste pour le culte de la patrie; pour votre divinité chérie, Erin la belle, Erin dénuée par le dominateur qui l'outrage. Cet amour du pays, c'est la première des vertus pour l'Anglais qui commande; c'est à ses yeux le plus détestable des sentiments que le peuple puisse nourrir, dans ses colonies d'Irlande et du Canada. C'est celui qu'il y a le plus souvent et le plus impitoyablement châtié. Vous donnez avec un élan de générosité sans bornes, votre confiance à quiconque est dévoué à votre cause. Vous savez que je suis un de ces hommes; vous voulez m'en témoigner votre reconnaissance d'une manière qui dépasse les bornes de la discrétion, de la fierté nationale, du sentiment d'estime que vous devez nourrir et afficher pour vous mêmes, pour votre nationalité, et pour vos nationaux. Les associations que l'on forme doivent resserrer les liens de confiance et de dépendance mutuelle entre les associés. Je fais rien qui puisse relâcher les liens d'entière confiance entre vous tous, dans une association irlandaise, formée dans un intérêt irlandais, le rappel de votre néfaste acte d'Union.

Souvent décimés en punition de votre fort amour du pays, vous vous êtes trop souvent formés en sociétés secrètes, dans lesquelles l'or anglais, les espions anglais, vous poussaient à la vengeance; et, à la veille de son explosion, vous trahissaient. Cela vous a rendus soupçonneux. C'est le vice que le dominateur étranger a fait naître, dans des natures disposées par la providence, à être les plus confiantes qu'il y eut sur la